FRC I. 759

759

H 507

Case FRC 10562

ABRÉGÉ

DE L'HISTOIRE DE LA CONVENTION,

PAR P. J. AUDOUIN,

Député à la Convention nationale par le département de Seine et Oise.

Union, force et victoire.
Division, avilissement et ruine.

IMPRIMÉ PAR ORDRE DE LA CONVENTION NATIONALE.

ON ne dit pas une chose neuve, quand on affirme que, pour obtenir des succès, l'union des cœurs & des moyens est de nécessité absolue, & que la division des cœurs, amenant celle des moyens, produit, dans un corps politique, la laideur de l'avilissement & l'opprobre de la dissolution.

Nos ennemis ont prouvé souvent que cette vérité ne leur est point étrangère; & nous, qui aurions dû la voir partout gravée sous nos portiques, gravée sur nos trophées, gravée sur nos tombeaux, gravée sur la tribune, gravée sur nos fronts, l'avons-nous toujours apperçue?

Ah! n'accuſons que les parricides enfans de la liberté, n'accuſons qu'eux de toutes les infortunes que nous avons eſſuyées; nos malheurs ne ſont point notre ouvrage: les perfides ont tant de fois amoncelé leurs nuages de contre-révolution autour de l'aſtre qui pouvoit nous conduire!

Et d'où principalement ont-ils tiré leur force pour combattre cette Convention nationale? de ſon ardent républicaniſme, de ſon amour violent pour les droits du peuple. Une aſſemblée moins républicaine, moins populaire, compteroit auſſi moins de débris.

Elle eſt paſſionnée pour la liberté, ont-ils dit: eh bien! tirons de cette paſſion ſublime les moyens de l'anéantir; éteignons, ſous les propres décombres de ce corps impoſant, l'amour de la patrie dont il eſt embraſé.

Que falloit-il pour le ſuccès de cet affreux ſyſtême? il falloit exciter la fermentation dans un grand nombre de têtes; il falloit perſuader à ceux-ci que tous ceux-là étoient des royaliſtes, perſuader à ceux-là que tous ceux-ci étoient des conſpirateurs: on avoit beſoin de prétextes, d'apparences de preuves; rien ne manqua: diſcours, motions, injures ſuggérées, ſoupçons, calme, chaleur, ſilence, tout ſervit d'armes; & l'on vint à bout de transformer en deux camps ennemis une aſſemblée qui, en très-grande maſſe, avoit le même deſſein: celui de combattre l'ennemi commun & d'aſſeoir la République ſur des baſes indeſtructibles. Ah! combien de fois les contre-révolutionnaires ſe ſont-ils jetés au milieu de ces deux camps, diſant à l'un, celui-ci vous trahit; diſant à l'autre, celui-là veut votre mort! Qu'en eſt-il réſulté, ſinon qu'en effet on s'eſt battu, on s'eſt tué; & les officieux conſpirateurs répétoient ce refrain: *Frappez, frappez fort; la patrie eſt ſauvée; reſtez à votre poſte juſqu'à la paix. Vive la Convention nationale!*

Cependant elle périſſoit cette Convention; les malheurs fondoient de toutes parts ſur notre pays: on invoqua la foudre; nos ennemis ſe trouvèrent encore là; ils la firent lancer à tort à travers par des mains inhabiles plus ſouvent que perfides: mais les réſultats furent les mêmes, & d'horribles cyprès ſouillèrent l'éclat de nos lauriers innombrables. Cet état de choſes ne pouvoit durer, il ceſſa; mais les ennemis de la liberté n'étoient point encore fatigués: on avoit

commis des crimes qui étoient leur ouvrage ; & comme ils s'étoient affublés du manteau patriotique pour les faire commettre & les commettre eux-mêmes, ils peignirent d'abord les républicains les plus exaltés, comme complices, tous sans exception, des forfaits dont l'existence affligera long-temps les cœurs des hommes probes. Peut-être cette ruse infernale leur a trop réussi ! mais ne songeons qu'à la patrie. Ils tournèrent ensuite leur rage contre les patriotes moins ardens, mais qui chérissent par-dessus tout la République ; & ils revenoient à leur refrain : *Frappez, frappez fort ; la patrie est sauvée ; restez à votre poste jusqu'à la paix. Vive la Convention nationale!* Les misérables ! ils croyoient que cette Convention qui a unanimement déclaré Capet criminel de lèse-nation (& c'est là le véritable jugement), ils croyoient que cette Convention républicaine, obéissant à leur voix sanguinaire, alloit se dépecer elle-même jusqu'au dernier de ses membres, & abandonner ainsi la France aux atrocités d'une longue guerre civile, aux fureurs de vingt factions s'écrasant tour à tour, & livrant les lambeaux fumans de la République à quelque scélérat proclamé roi sur des monceaux de cadavres ! Trompés dans leur espoir, ils lui ont enfin dit : va-t-en toute entière.

Mais la Convention est debout ; son union fait sa force & lui assure la victoire. Elle n'eût pas été triomphante dans ces derniers momens, si elle eût été divisée : aussi, que n'a-t-on pas fait pour la jeter hors des gonds ? Ah ! comme nos ennemis souriroient si une pomme de discorde étoit jetée dans son sein ! Elle vaincra si elle n'est point avilie ; elle ne sera point avilie si elle ne se laisse point diviser ; elle ne sera point divisée si elle se conduit avec la même sagesse qu'elle a déployée dans ces circonstances périlleuses, & si elle conserve ce juste milieu entre les deux extrêmes à l'un desquels on voudroit peut-être la pousser. Que dira d'elle l'histoire ? L'histoire dira de la Convention que le bien qu'elle a fait lui appartient, & que les fautes qu'on lui reproche ne sont que les crimes de ses ennemis, des ennemis de la République.

P. S. Quand j'ai entendu, dans la séance du 29, notre collègue Philippe Delleville s'écrier au milieu des applaudissemens : « Rassurez-vous, républicains : à genoux, roya-

» listes : à genoux, anarchistes ; le peuple a sanctionné l'acte » constitutionnel & les décrets qui l'accompagnent » , je m'imaginois être sur un vaisseau battu souvent par la tempête, égaré long-temps par les vents furieux, ayant sans cesse à lutter contre l'insurrection des flots mutinés, mais s'approchant enfin du rivage ; & je croyois entendre la voix d'un passager dont la vue découvroit le continent, & qui nous disoit : « Courage ! courage ! j'apperçois la terre ; nous allons entrer au port. »

Oui, représentans, nous allons y entrer après trois années de tourmente, après avoir échappé, en partie, à divers naufrages. Nous avions déployé nos voiles le 21 septembre ; nous pourrons, au plus tard, le jour de la fondation de la République, annoncer à la France la fin de notre voyage, & lui désigner le lieu du repos sous l'abri du gouvernement républicain.

DE L'IMPRIMERIE NATIONALE.
Fructidor, an III.